

magic **magic**

REVUE POP MODERNE

CHARMATIC

LES DESSOUS D'UN CULTE

ROBERT FORSTER
PHARAON DE WINTER
DRALMS
FEU! CHATTERTON
GIANT SAND
DRAME
BERTRAND BELIN
CAR SEAT HEADREST
MOMUS
+ SAMPLER DIGITAL

L 14830 - 197 - F: 5,50 € - RD



n°197 NOVEMBRE • DÉCEMBRE 2015 5,50€ www.magicrpm.com ael.1.6.206



**ROCKET
FROM THE TOMBS**
Black Record
(FIRE RECORDS/DIFFER-ANT)

Quelques mois d'activisme collectif entre 1974 et 1975, quelques traces discographiques éparses initialement réduites à une

poignée d'enregistrements pirates : il a suffi de peu de choses pour que Rocket From The Tombs fasse une première entrée fracassante dans l'histoire du rock. Nébuleuse aux contours instables, matrice inclassable où les futurs membres de Pere Ubu et Dead Boys ont croisé brièvement Richard Lloyd (Television) ou Peter Laughner, le quintette de Cleveland a joué un rôle décisif dans l'émergence de notre modernité musicale, contribuant à la fois à inventer le punk rock et à l'enterrer dans un seul et même mouvement. Après être demeuré une légende pendant près de trois décennies, Rocket From The Tombs est devenu sur le tard un groupe presque normal qui tourne, enregistre des albums et s'efforce d'honorer son répertoire. Une décision périlleuse que David Thomas, alias Crocus Behemoth, et le bassiste Craig Bell, seuls membres originels encore présents à bord, continuent d'assumer avec un aplomb et une cohérence qui forcent le respect. Quelques clins d'œil au passé (une reprise de *Strychnine* de The Sonics, une nouvelle version de l'archaïque *Sonic Reducer*) et une bonne dose de titres originaux : l'équilibre harmonieux de *Black Record* est respecté. Moins audacieux formellement que lorsqu'il opère sous son nom ou avec Pere Ubu, David Thomas démontre cependant qu'il reste l'un des seuls musiciens de sa génération à incarner, à plus de soixante ans, la fougue intacte et inspirée d'un rock qui n'a rien perdu de sa pureté. Noir c'est noir ? Il y a donc encore de l'espoir.

MATTHIEU GRUNFELD *****

DAVE GAHAN & SOULSAVERS

Angels & Ghosts
(COLUMBIA/SONY MUSIC)

Calice à moitié vide ou flûte à champagne bien remplie ? Difficile de démêler à chaud les impressions ambivalentes et mitigées que procure ce deuxième épisode terriblement prévisible d'une collaboration entamée en 2012 (avec *The Light The Dead See*) entre le duo de producteurs anglais Soulsavers et le chanteur de Depeche Mode. On commence ici par constater, ce qui n'a rien d'étonnant, que Rich Machin et Ian Glover ont conservé tout leur savoir-faire et qu'ils s'entendent à merveille pour composer quelques-unes de ces trames atmosphériques où se mêlent gospel, blues et bandes originales "morriconiennes". Dans cet univers musical qui ressemble très souvent à s'y méprendre à celui du dernier chef-d'œuvre en date de son groupe d'origine (*Songs Of Faith And Devotion*, 1993), Dave Gahan se montre parfaitement à son aise – logique –, bien plus même que sur les derniers LP du trio de Basildon ou ses escapades solitaires et décevantes. Pour qui ne se contenterait pas de ce constat à moitié rassurant, l'exercice de style finit rapidement par tourner à l'autoparodie. Tant et si bien que l'on peine à se départir de la sensation désagréable d'entendre en arrière-plan les trois compères énumérer une à une les composantes incontournables de leur sempiternelle check-list. Les accords de blues plaqués sur la guitare en intro ? C'est fait ! La chorale gospel pour le refrain ? Itou. Les références mystico-bibliques à la lumière qui descend du ciel (*Shine*) ou aux ombres des fantômes venus pour hanter le chanteur (*All Of This And Nothing*) ? On s'en occupe. Une méthode bien rodée qui laisse peu de place à l'incertitude mais n'empêche pas la déception d'affleurer.

MATTHIEU GRUNFELD *****

ONEOHTRIX POINT NEVER

Garden Of Delete
(MARP/DIFFER-ANT)

Monolithe noir. Pierre angulaire. Puits sans fond. Disque monde. *Garden Of Delete*... L'envie est grande de se faire tout petit face à un album si total, si opaque et intimidant dans l'absolue maîtrise de tout ce qu'il fait jaillir. Près de dix ans que Daniel Lopatin rebat les cartes, brise les contours, déforme les paradigmes de la musique – électronique ou non – sous de multiples alias, dont celui de Oneohtrix

Point Never. Une discographie déjà cruciale (on se souvient de l'excellent *Replica* en 2011) qui est ici convoquée, habitée, canalisée en quarante minutes plus visionnaires que définitives. Toutes les obsessions sont là, revisitées et approfondies. Émotions 8-bit à la beauté ivre (*No Good, Animals*), montagnes russes de glitch et d'arpèges dans des paysages industriels cyberpunks (*Mutant Standard*), cathédrales minimalistes (*Freaky Eyes*), clin d'œil à la vaporwave que Lopatin a lui-même fait naître (*ECCO)AMC*)... Des sons irréels, impossibles, inhumains. Du début à la fin, l'écho plaintif et romantique des chants d'I.A. supplante toute trace de vic humaine, laquelle est reléguée à des samples abstraits, presque nostalgiques d'une espèce disparue. Post-apocalyptique, *Garden Of Delete* ? Plutôt venu d'un monde qui n'est pas le nôtre et ne le sera jamais. Ses sons et ses humeurs semblent régis par un curieux algorithme dont on ne devine que lointainement les constantes, à l'instar de cette pochette entre cafoouflage et géométrie subliminale. L'anarchie ressentie à l'écoute de ce disque difficile, monstrueux, ne trahit finalement que la faiblesse de notre pauvre esprit face à une conscience synthétique qui ne saurait se contenter de nos bêtes harmonies terrestres. Une musique du futur – même si elle ne paraît pas avoir été écrite pour nous. ÉMILTEN VILLEROY *****

William Gibson

BILL WELLS & FRIENDS

Nursery Rhymes
(KARAOKE KALK/LA BALEINE)

Depuis le début des années 90, le pianiste, bassiste, guitariste et chef d'orchestre autodidacte Bill Wells n'a cessé de multiplier les expériences et les projets. L'Écossais a abordé avec autant d'aisance les musiques improvisées, le jazz pointu (ou pas) et la pop moderne. Affable, patient et toujours inventif, il s'est constitué en cours de route un sacré carnet d'adresses composé d'une multitude de collaborateurs devenus amis. Ses albums ayant l'art d'interpeller les bonnes oreilles – à défaut de toucher un large public –, il s'est

aussi forgé une solide réputation auprès de ses pairs. Après avoir donné un nouvel angle aux chants de Noël sur *The National Jazz Trio Of Scotland's Christmas Album* (2012), c'est grâce à la récompense de meilleur album écossais de l'année pour son disque avec Aidan Moffat (*Everything's Getting Older*, 2011) qu'il a pu lancer des invitations afin de mettre en œuvre l'enregistrement de *Nursery Rhymes*. La liste est transgénérationnelle, longue comme le bras et fichtrement prestigieuse. Faisons court en citant juste Norman Blake de Teenage FanClub (au chant et aux manettes), Deerhoof, Yo La Tengo, les légendaires Bridget St. John et Annette Peacock, ainsi que Karen Mantler, la fille de Michael Mantler et Carla Bley. Pourtant formé – comme son titre l'indique – de quinze comptines britanniques des XVIII^e et XIX^e siècles, le plus extraordinaire avec cet album reste sa résonance universelle. Sûrement parce que, quel que soit le pays d'origine, ce genre draine son lot de surréalisme, de cruauté, de sous-entendus et de connotations historiques. Ainsi, sur des airs alternant entre jazz moderne, cabaret, bande originale, berceuse (*Rock-A-Bye Baby*, *Twinkle Twinkle Little Star*) et pop toute simple (*Lavender's Blue*), il est question de souris qui devraient faire gaffe à leurs miches (*Three Blind Mice*, *Hickory Dickory Dock*), de décapitation (*Oranges And Lemons*) et de chat jeté dans un puits (*Ding Dong Bell*). Le tout arrangé avec la science de l'Écossais. Un délice à déguster en mangeant une tarte aux fraises Tagada... arrosée d'un cordial d'arsenic !

MARC GOURDON *****